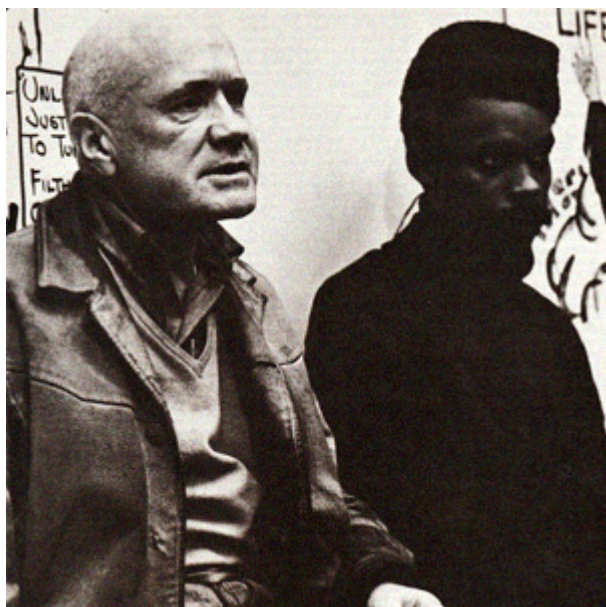


Traduction inédite, en français, pour le site de Ballast

À l'heure où certains s'interrogent sur la montée de « l'homonationalisme » — « Toutes les Folles ne sont pas au Front », clamait très récemment, non sans provocation, l'affiche de la Gay Pride de Metz — et où le Parti des Indigènes de la République affirme que « les habitants des quartiers ne souhaitent pas politiser leur sexualité », il n'est peut-être pas inutile de rappeler les convergences qui ont eu lieu, dans les années 1970, entre les mouvements antiracistes, anticapitalistes, féministes et partisans de la lutte contre l'homophobie. Nous avons traduit ce texte, paru il y a quelques semaines dans la *Socialist Review*, sous la plume de Noel Halifax, auteur de l'ouvrage *Out, Proud & Fighting*.



En août 1970, le cofondateur du Black Panther Party, [Huey Newton](#), écrit dans le journal des Panthers « Une lettre aux frères et sœurs révolutionnaires à propos de la libération des femmes et des gays ». Il y avançait que ces derniers mouvements étaient des causes sœurs et engageait les Panthers à soutenir la libération homosexuelle. Cela s'avérait inhabituel pour l'époque : dans les années 1970, le stalinisme et le maoïsme dominaient la gauche et tous deux percevaient l'homosexualité comme une déviation bourgeoise, un passe-temps de l'élite décadente. De quelle façon cela put-il dès lors se produire ?

Au printemps 1970, les Black Panthers se trouvaient en difficulté. Ils s'étaient construits en 1966 dans les quartiers noirs et, suite aux troubles politiques de 1968, l'État américain — et le FBI en particulier — décidèrent d'en finir avec eux. Ils furent assassinés, persécutés et harcelés ; le mouvement fut sur le point de s'effondrer. L'autre fondateur du BPP, [Bobby Seale](#), attendait son second procès : il était incarcéré depuis deux ans. Vingt Panthers furent arrêtés à New York pour « *conspiration contre leur pays* » avec une caution placée à 2,1 millions de dollars.

« Le stalinisme et le maoïsme dominaient la gauche et tous deux voyaient l'homosexualité comme une déviation bourgeoise, un passe-temps de l'élite décadente. »

L'une des figures majeures du BPP, [Eldridge Cleaver](#), avait fui à Cuba puis en Algérie, de crainte



d'être assassiné ou arrêté. Les Panthers durent faire face à des frais de justice faramineux au moment même où leurs soutiens se faisaient rares. C'est dans ce contexte que l'écrivain français Jean Genet reçut un coup de fil : [David Hilliard](#), également des Panthers, l'appelait pour solliciter son aide et son soutien. La réponse de l'écrivain fut immédiate : il demanda ce qu'il pouvait faire et, dans la semaine, effectuait déjà le tour des universités américaines et des grandes villes afin de lever des fonds. Il reprocha à la gauche, et surtout au SDS [*Étudiants pour une société démocratique — la principale organisation étudiante de gauche*], de ne pas se montrer plus vigoureux dans leur soutien aux Panthers. Cette tournée de trois mois fut remarquable — notamment car Genet séjournait illégalement aux États-Unis (on lui avait refusé son visa d'entrée puisqu'il avait été condamné pour des délits à plusieurs reprises et qu'il était l'homosexuel le plus mondialement célèbre — sans rien dire de ses liens avec la gauche révolutionnaire française...). Il s'était rendu au Canada, avait traversé discrètement la frontière pour faire ses apparitions lors de sa grande tournée, sous la surveillance permanente du FBI. Sa renommée était telle qu'il ne fut jamais arrêté. Jean Genet était un orphelin abandonné par une mère prostituée et un père inconnu, élevé dans l'horrible système semi-militaire des orphelinats de la France des années 1910. Il grandit en voleur, prostitué travesti, cambrioleur et vagabond, vivant dans les bas-fonds des cités de l'Hexagone et de l'Espagne des années 1930. On peut le dire : il exécrait la société française respectable.

La prison

En 1948, il se trouvait en prison, condamné à perpétuité. Il écrivait dans les conditions les plus affreuses, souvent sur du papier toilette, mais finit par être lu par [Jean-Paul Sartre](#), et bien d'autres : sa cause fut entendue. Il fut acquitté et relâché au terme d'une campagne menée pour sa libération. Son premier roman fut publié juste après la guerre, suivi par d'autres, dans les années 1950 et 60, ainsi que des pièces de théâtre. Genet était l'incarnation parfaite de l'écrivain existentialiste et n'éprouvait aucune honte pour son homosexualité : il narrait des descriptions sexuelles détaillées et des drames émotionnels à une époque où l'homosexualité était illégale et, au mieux, considérée comme une maladie (à l'exception des milieux bohèmes). Genet commença à s'intéresser vivement aux Panthers et les soutint aussitôt. Il avait écrit *Les Nègres* en 1958, une pièce à la distribution entièrement noire, mettant en scène la vengeance des opprimés à l'encontre de leurs oppresseurs — la première new-yorkaise se déroula en 1961 (et fut jouée jusqu'en 1963, avant de partir pour Montréal). Ce fut une pièce cruciale pour le développement du théâtre noir aux États-Unis : y figurèrent ceux qui deviendront la crème des acteurs afro-américains, à l'instar de [James Earl Jones](#) et [Maya Angelou](#).

« Davis se souviendra également qu'il ne fit aucun secret de son homosexualité ; il provoqua même délibérément le débat et se querella avec les Panthers. »

Ce fut grâce à cette pièce que Genet obtint une certaine influence au sein de l'Amérique noire. [Angela Davis](#) l'assurera : *Les Nègres* fit de lui « un allié ». Il était également célèbre pour son soutien à l'Algérie indépendantiste, contre son propre pays, ainsi que sa dénonciation des impérialismes français et américain. L'unique autre fois où Genet s'était rendu aux États-Unis fut en août 1968, lorsqu'il participa au rassemblement de la gauche et à l'émeute qui éclata lors de la Convention démocrate de Chicago. Il fut témoin de ces événements, parla aux côtés d'écrivains tels que [William Burroughs](#) et

Allen Ginsberg, et rencontra pour la première fois les Black Panthers. Angela Davis, en tant que traductrice de Genet lors de la tournée de 1970, racontera les problèmes auxquels les Panthers eurent à faire face en tentant de convaincre les Blancs radicaux, encore hésitants, de les soutenir. À l'UCLA [Université de Californie à Los Angeles], les affiches mentionnaient la présence de Genet mais n'indiquaient nullement qu'il s'exprimait au nom des Panthers. Une foule immense et majoritairement blanche vint le voir. Mais lorsqu'il fut clair que l'écrivain ne parlerait pas de ses travaux mais uniquement du parti afro-américain, plus de la moitié du public se leva pour s'en aller. Davis se souviendra également qu'il ne fit aucun secret de son homosexualité ; il provoqua même délibérément le débat (une fois, par exemple, en se travestissant) et se querella avec les Panthers du fait de leur homophobie et de l'usage qu'ils faisaient de certains termes, comme « tapette » [« faggot »]. Davis estimera que ce furent ces arguments qui poussèrent plus tard Huey Newton à écrire son article en faveur de la libération gay. Aujourd'hui, le mouvement LGBT est hautement respectable et dominé par la classe moyenne blanche — les *Prides* annuelles sont aux mains d'entreprises et lissées de presque tout contenu politique. Ceci n'a pas toujours été le cas. Mais les courageux efforts de Genet n'expliquent pas, à eux seuls, l'engagement des Panthers en faveur de la libération homosexuelle.



Angela Davis (DR)

Le mouvement

Une figure centrale de l'émeute du bar *Stonewall Inn*, en 1969, se nommait *Sylvia Rivera*. À lire la description que cette dernière en fit, on saisit mieux ce qui put conduire les Panthers à s'identifier : « Nous avons été jetés hors du bar et ils [les policiers] nous ont rassemblés comme du bétail contre les camionnettes de police. Les flics nous ont poussés contre les grilles et les barrières. Les gens ont commencé à jeter des pièces de monnaie sur les flics. Puis ce furent les bouteilles... Nous ne pouvions plus supporter ces emmerdements. À l'avant se trouvaient les homos de la rue, les SDF qui vivaient dans le parc de Sheridan Square devant le bar, puis les drag queens derrière eux et tout le monde derrière nous. Les lignes téléphoniques du Stonewall Inn furent coupées et ils sont restés dans le noir. » Il est évident que bien des émeutiers étaient latinos, comme Rivera, ou noirs, comme son amie et camarade *Marsha P. Johnson*. Au lendemain de l'émeute, le Gay Liberation Front (GLF) émergea, avec son propre programme et ses appels à la révolution. Sylvia Rivera et Marsha P. Johnson aidèrent également à la création du STAR (Street Transvestites Action Revolutionaries), en occupant un bâtiment



vide afin d'en faire une base pour les jeunes travestis sans domicile fixe.

À la Convention révolutionnaire du Peuple, à Philadelphie, en 1971, Rivera rencontra Huey Newton. Elle racontera plus tard qu'il reconnut le GLF et le STAR comme des groupes révolutionnaires. Alors que les Black Panthers s'engageaient de plus en plus dans le soutien à la libération homosexuelle, nombre d'autres groupes, d'inspiration stalinienne ou maoïste, voyaient encore le mouvement gay comme « décadent ». La gauche libérale tournait elle aussi en dérision le GLF. *The Village Voice*, alors journal de la gauche radicale, n'hésita pas à plaisanter au sujet des émeutes du Stonewall Inn, notant qu'elles éclatèrent probablement parce que les *drag queens* étaient tristes d'apprendre la mort de [Judy Garland](#)... Les Panthers et les premiers mouvements gays appartenaient en réalité à la même classe : ils étaient aussi, tous deux, des mouvements de rue — et souvent des mêmes rues et des mêmes bars. Avant que [Malcolm X](#) ne devînt Malcolm X, il avait été Malcolm Little, l'arnaqueur et le dealer qui fréquentait des bars de Boston similaires au *Stonewall Inn* — le futur leader se mélangait aux *drag queens* comme aux dealers de drogue (il eut même, semble-t-il, des amants gays et un riche petit ami blanc).

« Le mouvement révolutionnaire noir des années 1960 et le mouvement gay avaient un gros point commun : la classe, non pas la classe prolétarienne industrielle organisée, mais le sous-prolétariat urbain désorganisé. »

Le mouvement révolutionnaire noir des années 1960 et le mouvement gay avaient un gros point commun : la classe, non pas la classe prolétarienne industrielle organisée, mais le sous-prolétariat urbain désorganisé. Sylvia Rivera était ainsi active au quartier gay Greenwich Village comme à Spanish Harlem, tout en étant membre du STAR, du GLF et du mouvement nationaliste portoricain the Young Lords. En apparence, il s'agit de mouvements d'opprimés très différents (s'identifiant au groupe opprimé en tant que groupe opprimé), mais organisés dans les mêmes rues et les mêmes quartiers. De la même manière, Marsha P. Johnson militait au sein du GLF et du STAR aussi bien qu'à Harlem. Par-delà les différences d'oppression, une même similarité de classe.

Sans domicile fixe

Ces mouvements furent bâtis depuis la rue et dans la rue, « *hors du placard et dans la rue* », comme clamait le slogan. Les sans domicile fixe, les vagabonds et les jeunes qui fuyaient un contexte familial étouffant furent rejoints par un grand nombre d'objecteurs de conscience. Les États-Unis pratiquaient encore la conscription ; des centaines de milliers de pauvres, qui ne pouvaient l'éviter, durent fuir — prendre le maquis, en un sens. Existait là une armée potentielle de jeunes hommes et femmes insurgés, dans les grandes villes, en décalage par rapport à la société dominante. La politique des mouvements gays et noirs a depuis longtemps délaissé cette base originelle, au sein de cette classe révolutionnaire mais instable. Le capitalisme rose et la classe moyenne noire dominant leurs terrains respectifs depuis des décennies. Récemment, pourtant, leurs racines révolutionnaires ont été quelque peu retrouvées, des troubles qui entourèrent les meurtres de jeunes Noirs, par la police américaine, aux débats concernant la Gay Pride londonienne de cette année...



(New York Public Library)

Jean Genet, extrait

« Tous étaient au courant de ma vie, et je peux affirmer que jamais je ne me suis heurté au moindre soupçon d'un reproche moral. Au contraire, ma biographie me rapprochait d'eux dans la mesure où j'étais moi aussi un paria marginalisé par la société. Un homme de la valeur de Jackson écrit de sa prison qu'il regrettait de n'avoir pas menti, volé ou escroqué à cause de l'obéissance implicite aux canons de la morale occidentale qu'il représentait. David Milliard avait dans sa serviette un exemplaire du livre de Sartre et souvent il en discutait avec moi, pour rire. À mon retour en France, il m'a même demandé un article sur l'homosexualité et la révolution pour le journal des Panthers. Et cela n'était pas seulement dû à mon influence. Avant de me rencontrer, Huey Newton avait préconisé l'alliance des Panthers avec les différents groupes opprimés par la société américaine, entre autres les homosexuels du Gay Liberation Front. Les Panthers se sont débarrassés de ce puritanisme casse-pieds, d'essence chrétienne, que les pays socialistes avaient copié sur la bourgeoisie. »

Entretien entre Genet et Juan Goytisolo, 1971.

Huey P. Newton, extrait

« Quelles que soient vos opinions ou insécurités personnelles quant à l'homosexualité et les différents mouvements de libération des homosexuels et des femmes (et je parle des homosexuels et des femmes en tant que groupe opprimé), nous devrions essayer de nous unir à eux de manière révolutionnaire. [...] N'oublions pas que nous n'avons pas établi de système de valeurs révolutionnaire ; nous sommes seulement en train de le mettre en place. Je n'ai pas souvenir que nous ayons défini des valeurs qui disent qu'un révolutionnaire doit tenir des propos insultants envers les homosexuels, ou qu'un révolutionnaire doit s'assurer que les femmes ne s'expriment pas à propos de leur oppression particulière. De fait, il s'agit de l'opposé : nous disons que nous reconnaissons le droit des



femmes à être libres. Nous n'avons presque rien dit à propos des homosexuels, mais nous devons nous relier au mouvement homosexuel car il est bien réel. Je sais, de par mes lectures, mon expérience et mes observations que nul dans la société n'accorde de liberté ou d'autonomie aux homosexuels. Ils sont peut-être la population la plus opprimée de la société. [...] Nous devrions discuter volontairement des insécurités que beaucoup de gens ont envers l'homosexualité. Quand je parle d'insécurités, je parle de la peur qu'ils soient une menace pour notre virilité. Je comprends cette peur. À cause du long procédé de conditionnement qui instille l'insécurité dans le mâle américain, l'homosexualité peut produire certains rejets en nous. J'ai moi-même des rejets vis-à-vis de l'homosexualité masculine. D'un autre côté, je n'en ai aucun envers l'homosexualité féminine. Cela est déjà un fait en lui-même. Je pense que c'est sans doute car l'homosexualité masculine est une menace pour moi, alors que l'homosexualité féminine ne l'est pas. Nous devrions être prudents lorsque nous employons des termes qui pourraient blesser nos amis. Les mots *pédale* et *salope* devraient être éliminés de notre vocabulaire, et nous devrions plus particulièrement ne pas utiliser de noms attribués aux homosexuels pour désigner les ennemis du peuple, comme Nixon ou [Mitchell](#). Les homosexuels ne sont pas les ennemis du peuple. »

Discours de Huey Newton, fondateur des Black Panthers, 15 août 1970.

Texte publié en anglais dans la *Socialist Review* en juin 2015 (sous le titre « [When gays and Panthers were united](#) »), traduit pour Ballast, avec l'aimable autorisation de Noel Halifax, par Farid Belkhatir.

REBONDS

- ≡ Lire notre entretien avec Almamy Kanouté, « [On doit fédérer tout le monde](#) », juillet 2015
- ≡ Lire notre article « [Pour un féminisme socialiste et inclusif](#) », Johanna Brenner, juin 2015
- ≡ Lire notre entretien avec Angela Davis, « [Nos luttes mûrissent, grandissent](#) », mars 2015
- ≡ Lire notre article « [Daniel Guérin, à la croisée des luttes](#) », mars 2015
- ≡ Lire notre entretien avec Édouard Louis, « [Mon livre a été écrit pour rendre justice aux dominés](#) », janvier 2015